

Orianne Guy

Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche sur les Amériques-LIRA,
EA ERIMIT –Équipe de Recherche Interlangues Mémoire, Identité, Territoire –
Université RENNES 2
UFR Langues
Place du Recteur Henri Le Moal
35043 Rennes Cedex
orrianneguy@live.fr

Doctorante

Le droit et le devoir de mémoire vus par Paula Wajzman dans *Informe de París*

Para los atenienses de hace veinticinco siglos el antónimo de olvido no era memoria, era verdad. La verdad de la memoria en la memoria de la verdad.¹

La question des Droits de l'Homme est toujours en vigueur comme le démontre le colloque nous rassemblant. Nous pouvons aussi le constater avec l'exemple de la disparition encore toute récente des régimes totalitaires en Amérique latine. Or, un des droits retirés par les dictatures est celui de la mémoire, de la transmission de la vérité :

« Se rendre maître de la mémoire et de l'oubli est une des grandes préoccupations des classes, des groupes, des individus qui ont dominé et dominent les sociétés historiques. Les oublis, les silences de l'histoire sont révélateurs de ces mécanismes de manipulation de la mémoire collective. »²

Paula Wajzman, auteure argentine exilée en France suite à l'installation du régime dictatorial dans son pays, profite de son expérience pour parler de ce sujet dans son roman *Informe de París* (1990). Dans sa fiction, l'écrivaine met le lecteur en contact avec la réalité des exilés argentins : leurs interrogations face à une nouvelle société, face à l'Autre, leur adaptation ou encore la problématique de l'identité.

Nous nous sommes donc demandé quel usage de la mémoire font les émigrés après avoir quitté leur pays : peut-on acquérir de nouveau le droit de la mémoire après avoir connu son annihilation ? Et si oui, qu'en font les exilés après avoir connu le déni et l'impossibilité de dire la vérité une fois la frontière passée, de surcroît lorsqu'ils arrivent dans un pays démocrate où la mémoire est au contraire un droit ?

¹ Gelman J. *Nueva Prosa de Prensa*. Buenos Aires, Javier Vergara Editor, 1999, p.153

² Le Goff J. *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard, 1988. « Folio Histoire ». p.109

1. Le droit à la mémoire

Avant de nous lancer dans l'étude de l'œuvre, nous trouvons intéressant de nous arrêter sur la notion du terme de « mémoire » et proposons alors la définition établie par Tzvetan Todorov comme point de départ de notre travail :

« (...) la mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli. Les deux termes qui forment contraste sont *l'effacement* (l'oubli) et la *conservation* ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux. La restitution intégrale du passé est une chose bien sûr impossible (...), et, par ailleurs, effrayante ; la mémoire, elle, est forcément une sélection : certains traits de l'événement seront conservés, d'autres sont immédiatement ou progressivement écartés, et donc oubliés. »³

Ce qui est à retenir dans ce passage, c'est la nuance que Todorov fait du mot « oubli », traditionnellement opposé à la « mémoire ». En effet, au lieu de le considérer comme tel, il tend à l'inclure dans la notion même de mémoire.

Dans *Informe de Paris*, le lecteur est directement mis en contact avec le passé de la protagoniste. En effet, dès les premières lignes l'instance narrative donne des informations explicites ; le pacte de lecture est ainsi proposé : le roman a comme thèmes la fuite, l'exil et les répercussions de l'expérience d'un régime totalitaire :

“Uno huye de la loca violencia y se encuentra atacada por todos los fríos. (...).

Miren que uno pensaría que después de vivir en Buenos Aires, en medio de ese quilombo con explosión de bombas cada noche, ya puede aguantar cualquier cosa; pero no. (...)

Como allá cuando empezaron a llover balas demasiado cerquita.”⁴

Dans cet extrait, on découvre un champ lexical fortement marqué par la violence : des termes tels que « violencia », « atacada », « explosión », « bombas » ou encore « balas », qui renvoient plus particulièrement à la guerre et -dans le contexte étudié- à la prise de pouvoir des militaires en Argentine à la fin des années soixante-dix.

Le lecteur est donc prévenu de l'impact que le passé a sur les souvenirs de *La Princesa* : ils sont toujours actifs et très violents. Quelques lignes plus bas, nous apprenons que la protagoniste rêve de ces souvenirs, morbides ; on peut alors employer le substantif « cauchemar » - *pesadilla* -, qui a un sens plus négatif :

“Pero para pesadillas, tengo las propias. En vez de ovejas, cuento cadáveres; allá en la Argentina.”⁵

On remarque de plus dans cet exemple que *La Princesa* a des visions obscures avant de s'endormir puisqu'elle imagine des corps morts et c'est sûrement cela qui la prédispose à faire de mauvais rêves durant son sommeil. L'imagination semble divaguer vers des pensées malsaines une fois que *La Princesa* se retrouve seule, face à elle-même, ou quand elle ne peut la contrôler, c'est-à-dire quand elle dort. Pour évoquer ce phénomène, le narrateur utilise l'humour noir : le personnage principal compte des cadavres au lieu de moutons pour s'endormir. Le procédé qui consiste à ironiser des faits dramatiques est fréquemment employé pour cacher une vraie souffrance interne ou encore pour échapper au désespoir.

Pour l'instant, la protagoniste fait appel à la mémoire soit pour en parler au lecteur soit lorsqu'elle se retrouve seule. On peut cependant remarquer un passage dans le texte où elle se confie à un ami, qui a vécu les mêmes événements :

³ Todorov T. *Les abus de la mémoire*. Paris, Arléa, 1995, p.61.

⁴ Wajzman P., *Informe de París*, Buenos Aires, Ed. de la Flor, p. 5

⁵ Ibidem, p. 6

“Y con el movimiento del agua fueron viniendo las historias. Nos contamos los fatos en los que estuvimos metidos: cosas de las que cuesta hablar. (...). Volvimos de la mano y era como un pacto. Que incluía, también, no hablar mucho del asunto.”⁶

On apprend dans cet extrait qu’il n’est pas encore facile pour les personnages de parler de leurs expériences alors que cela fait déjà quatre ans qu’ils ont fui leur pays. Une grande partie du deuil reste à faire pour accepter son passé et aller de l’avant. Cela n’est possible qu’en faisant un travail sur soi, sur ce qui s’est produit, ou peut-être en en parlant à autrui, comme au cours de l’échange retranscrit dans ces quelques lignes. Mais le lecteur constate aussi que les personnages ne désirent pas parler plus que ça d’un sujet qui les fragilise trop ; la cicatrice s’ouvre facilement à l’écoute de ces souvenirs. D’ailleurs, le lecteur n’est pas mis dans la confiance de tous les souvenirs personnels, tellement il en coûte aux personnages de révéler ce qu’ils gardent au fond d’eux.

Le dernier souvenir dont la protagoniste nous fait part se situe à la fin du roman :

“(…) el pullóver más cheto –uno negro de angora, recuerdo de la patria, (...). En la Argentina los milicos son tan mírame y no me toques que por ahí es delito; acá, a lo sumo me pueden copiar la idea.”⁷

Ici, c’est un pull qui ravive la mémoire de *la Princesa*: il est noir, couleur de deuil et du néant, et en angora, ce qui lui rappelle l’Argentine. La vue de cet objet lui remémore le comportement des milices de son pays face aux tenues vestimentaires : là-bas, il faut savoir se faire discret et disparaître derrière ses vêtements, se faire le plus petit possible ; or la protagoniste profite de son séjour en France pour se vêtir de façon extravagante et personnelle, car s’habiller comme on veut n’est pas considéré comme un délit dans ce pays.

Ces quelques exemples montrent que les souvenirs ne sont pas précis ; ce sont surtout des sensations négatives qui renvoient à la violence et au morbide. Le seul moment où *La Princesa* donne des détails sur ses souvenirs reste privé et hors de portée du lecteur. Les drames qu’elle a vécus ne peuvent être partagés qu’entre compatriotes qui ont subi ou vu les mêmes atrocités ; le lecteur est perçu comme un voyeur : elle veut bien témoigner de loin, mais tout en préservant son intimité car la confiance en autrui a disparu. Ce doute ressenti par *La Princesa* quant à la loyauté et la compréhension du lecteur est certainement dû au fait que dans des régimes autoritaires on ne peut faire confiance qu’à soi-même. De plus, comme nous le verrons par la suite, le discours des exilés argentins n’est pas entendu par les Français, qui doutent de la véracité de leurs propos.

Dans les extraits précédents, la protagoniste s’adressait au lecteur en lui offrant quelques indications sur sa vie passée, les impressions qu’elle gardait en mémoire. Mais on constate que ce sujet est toujours présent dans les esprits des exilés, et ils en parlent parfois entre eux ou alors tentent de divulguer leurs expériences dans le pays d’accueil. Il s’agit là d’un travail de mémoire non seulement individuel mais aussi collectif : il est important de révéler la vérité pour ne pas l’oublier si les résultats ont été négatifs ou néfastes. Et le fait de l’exploiter de cette manière transforme le travail de mémoire en devoir de mémoire : il ne s’agit plus d’en parler mais d’agir. Il devient même inconcevable de tourner le dos à la réalité, de l’effacer, de l’oublier et ne pas l’utiliser à bon escient. Clara Obligado, auteure argentine qui a vécu l’exil, affirme même qu’il faut se souvenir pour oublier :

« La mémoire c’est important. Ma génération n’est ni meilleure ni pire, mais pour oublier, il faut se souvenir. Je pense qu’il faut nommer toutes ces choses. »⁸

⁶ Ibidem, p. 34

⁷ Ibidem, p. 188

Todorov parle de témoignage pour ce qui est du devoir de mémoire :

« Lorsque les événements vécus par l'individu ou par le groupe sont de nature exceptionnelle ou tragique, ce droit devient un devoir : celui de se souvenir, celui de témoigner. »⁹

C'est l'attitude qu'adoptent les personnages du roman : c'est selon eux ce qu'il leur reste à faire, ce qui leur incombe, étant donné qu'ils se sentent impuissants là où ils sont ; si l'action n'est plus possible, elle peut cependant continuer grâce à leurs discours et à leurs témoignages :

“Que no había nada que festejar, de acuerdo. En la Argentina las cosas no hacían más que empeorar y poco podíamos hacer desde París, más que contar lo que pasaba allá y que nadie nos creyera.”¹⁰

2. Le devoir de mémoire

Comme le conseillent Clara Obligado et Tzvetan Todorov, les personnages émigrés du roman se découvrent un nouveau rôle : celui de divulguer l'information ; or, le texte montre que personne ne les croit quand ils expriment leurs sentiments. Les exilés argentins sont alors en droit de s'interroger sur l'utilité de perpétuer la mémoire et de révéler la vérité. Certains commencent à douter d'eux-mêmes et se demandent s'ils n'ont pas rêvé.

“-Por fin se dan por enterados; habló del golpe militar y todo.

-Era hora ¿no? A mí casi me convencen que sueño de noche porque ceno pesado.

Había salido una solicitada de la Junta en los diarios, con fotos y relato de los horrores cometidos por la guerrilla. Les salió el tiro por la culata, porque los franchutes empezaron a creer lo que decían los exiliados sobre la represión. Nos acordamos de embrollos cómicos: algunos izquierdosos no entendían qué hacíamos en París, mientras el diario anunciaba que “la armada revolucionaria del pueblo tomó el cuartel”. Como lo escribían así, en minúsculas, hasta a nosotros nos costaba darnos cuenta de que era una acción del E.R.P. y no la revolución en marcha.

Ahora, en cambio, parece que la gente de izquierda como Nicole se negaba a pensar que hubiera habido guerrilla. Preferían suponer que la Junta atacaba a un pueblo formado todo él de mansos corderitos que, obnubilados por el hambre, no atinaban a reaccionar. Pedrito estaba indignado.”¹¹

Le lecteur apprend que le discours des Argentins n'est accepté comme véridique qu'à condition qu'il soit divulgué par une autorité liée à l'information officielle telle que la presse. Le rôle que jouent ici les journaux est très intéressant, car il conforte ce que révélaient les exilés et les Français croient alors ce qu'ils rapportent ; mais comme les nouvelles sont présentées une fois que la voix du peuple se manifeste au travers des actions de l'E.R.P.¹², les métropolitains se demandent bien ce que font les Argentins loin de leur pays. De plus, les personnages se retrouvent eux-mêmes en proie au doute : la situation a-t-elle vraiment changé ? Ou serait-ce une manipulation de la presse telle qu'ils l'ont connue en Argentine, un

⁸ Obligado Clara. *D'encre et d'exil 5. Buenos Aires-Paris, allers-retours*. Paris : Ed. de la Bibliothèque publique d'information, 2006. p.43

⁹ TODOROV Tzvetan., *op.cit.*, p.16

¹⁰ Paula Wajsman, *op. cit.*, p. 73

¹¹ Ibidem, p. 95-96

¹² Ejército Revolucionario del Pueblo - Armée révolutionnaire du peuple : organisation de lutte armée argentine s'adressant à tous ceux qui étaient prêts à s'engager dans des actions de guérilla contre les dictatures. L'E.R.P. est devenue à partir de septembre 1970, date de sa première action publique, l'organisation de guérilla la plus active d'Argentine. La majorité des cadres militants du P.R.T. (Parti révolutionnaire des travailleurs) et des guérilleros de l'E.R.P. font partie des *desaparecidos* de la dictature militaire. Cinq mille militants du P.R.T. et de l'E.R.P. ont été tués lors des années 1970.

détournement de la vérité ? On peut observer encore une autre réaction des Français dits de gauche : pourquoi les Argentins n'ont-ils pas réagi avant ? Pourquoi seulement maintenant ? Ils vont même jusqu'à les comparer à de tendres agneaux qui se taisent face au pouvoir et attendent qu'on leur donne à manger. Toutes ces réactions sont méprisables pour les exilés argentins qui ne sont pas pris en considération : leur discours est presque inutile, nul, face aux Français qui retournent toujours la situation ou déplacent les problèmes alors que la question principale est grave. Toujours dans cette même page, on découvre que les articles consacrés à la situation en Argentine ne sont pas mis en valeur ; écrits en caractères minuscules, ils révèlent le peu d'importance que la presse française accorde aux informations concernant ce pays.

“A pocas cuerdas de la casa de ella aparecieron cuarenta cadáveres reventados por una bomba en la calle – lo leímos en una noticia chiquitita de “Le Monde”- y la otra ni se dio cuenta.”¹³

La Princesa est dégoûtée de la manière dont les Français les considèrent :

“Lo que dicen de la Argentina me espanta, lo que dicen de nosotros me repugna. Ojalá se olviden de la Argentina, ojalá no tuviéramos que estar acá de número vivo. En adelante, si me preguntan, pienso decir que no vale la pena ocuparse de la Argentina, y menos, ir allá: el clima es malo, los paisajes aburridos, todo es caro, la gente es fea, hostil y reaccionaria.

-Nena, pero es importante que intervengan, que pataleen, que presionen a Videla –se acalora Pedro (...)

-(...). Hasta [el propietario] le mandaré cartas de protesta a la Junta y daré conferencias sobre nosotros.”¹⁴

Dans ce passage, le lecteur peut comprendre la rage et le mépris que la protagoniste ressent face aux Français qui refusent toute crédibilité au discours des exilés argentins. Elle décide alors de leur raconter des mensonges sur son pays afin qu'ils ne s'y rendent pas, préférant qu'ils oublient l'Argentine si c'est pour traiter ses habitants si dédaigneusement. Ici, la protagoniste agit sur la mémoire au moyen de l'oralité. Ainsi, la mémoire orale montre qu'elle a le pouvoir de transformer les souvenirs contrairement à la mémoire écrite, qui cherche à les graver de manière « objective » en laissant une trace. Paula Wajzman montre alors l'ambiguïté de l'oralité : autant cette dernière a le pouvoir de déformer la vérité, autant elle n'est pas une autorité reconnue comme peut l'être l'écriture, la presse.

Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, c'est un ami de la protagoniste, Pedro, qui lui suggère qu'il est important que les Français se mêlent quand même de ce qui se trame outre - Atlantique. En effet, bien que la réaction générale soit différente de celle espérée, ceux-ci peuvent peut-être faire avancer les choses : l'Argentine doit devenir un sujet dans les conversations pour qu'on prenne en compte son existence.

Les exilés ne comprennent pas cette réaction ; ils « [vivent] sous la pression constante d'une mémoire angoissée, tiraillée entre le rejet des persécutions et l'incompréhension ou l'indifférence du pays d'accueil »¹⁵. De là naît une ambiguïté de leur statut : que faire de la mémoire ? Que dire si tout est réfuté ou transformé à la réception de leur discours ? Comment assumer son identité face à l'Autre si la mémoire n'est pas acceptée, malgré la nature démocratique du pays d'accueil ?

¹³ Ibidem, p. 96

¹⁴ Ibidem, p. 179

¹⁵ Claude Le Bigot, « Ethique et esthétique du témoignage chez Juan Gelman », in *La memoria de la dictadura. Nocturno de Chile, Roberto Bolaño; Interrupciones 2, Juan Gelman*, dirigé par F. Moreno, Paris: Ellipses, 2006, p.232

« Il y va de la définition même de la vie en démocratie : les individus comme les groupes ont le droit de savoir, donc aussi de connaître et de faire connaître leur propre histoire ; ce n'est pas au pouvoir central de leur interdire ou permettre. »¹⁶

Le problème ne vient donc pas des émigrés qui tentent de divulguer la vérité, ni de la définition de la démocratie et tous les droits qu'elle octroie, mais de son application même dans la société. L'auditeur reste sceptique et attend la « vérité » de l' « Autorité » écrite.

Face à cette incompréhension générale, les Argentins décident de garder leur vérité pour eux, ce qui limite le devoir de mémoire mais ne l'annihile pas. Un des moyens de conserver le souvenir de ce qui se passe outre-Atlantique est de prendre contact avec les derniers arrivants, qui eux renouvellent leur discours. Nous en avons un exemple avec la venue d'un nouvel exilé qui passe la soirée avec les personnages principaux du roman : il leur donne des nouvelles du pays mais aussi de ceux qui ont succombé aux horreurs du régime ou qui ont pu prendre la fuite.

“-En Buenos Aires a éstos los liquidan. Y a vos –me dice- con esos pelos y esta pinta te portan vía derecho viejo. Todo el mundo anda en traje o en jean, bien uniformado, disimuladito (...)

-Todo es mejor –dice el ñato, y empieza a informar, como cualquier argentino que llega, a qué gente “limpiaron” recién, y qué otros pudieron rajarse a tiempo. Menciona todo lo que sabe, al voleo, por si uno conoce a alguien. De repente nombra al Negro.”¹⁷

Le devoir de mémoire prend une autre forme ici : on ne parle plus de ce qui s'est passé mais bien de ce qui se trame actuellement ; c'est une mémoire presque instantanée pour qu'elle ne s'efface pas et reste dans les esprits de tous bien qu'elle ne soit pas diffusée par la presse. Malgré tout, *la Princesa* se retrouve dans une position ambiguë : c'est elle qui a révélé les atrocités aux Français et s'est retrouvée face à un public incrédule et c'est encore elle qui maintenant ressent ce sentiment d'éloignement, de surréalisme dans les propos rapportés par le nouvel arrivant. Elle comprend alors que ce qui est raconté a beaucoup moins d'impact sur l'imaginaire des récepteurs si ceux-ci n'ont pas vécu les faits rapportés.

“(…) porque lo que en la Argentina es real y es cruel y es duro, acá suena a cuento surrealista sacado de las Mil y Unas Noches.”¹⁸

La Princesa peut alors saisir la réaction de ses interlocuteurs français qui ne semblaient pas accepter l'information comme il se devait, c'est-à-dire avec la gravité voulue.

Conclusion

On a pu observer au long de cette étude que les souvenirs de la protagoniste restent assez vagues : l'instance narrative ne révèle au lecteur que des sentiments ou des atmosphères morbides ; les souvenirs bien précis sont le privilège, si l'on peut dire, des compatriotes argentins qui ont vécu des scènes semblables toutes marquées par l'horreur. On comprend cette pudeur quand on découvre la réaction des Français devant les témoignages des exilés : lorsque ces derniers ressentent le besoin de divulguer autour d'eux l'information telle qu'elle est pour redonner de la valeur à leur mémoire collective, ils se heurtent à l'incrédulité. Le seul

¹⁶ Todorov T. *op.cit.* p.15

¹⁷ Paula Wajzman, *op. cit.*, p. 112

¹⁸ Ibidem , p. 113

moyen pour eux de faire perdurer la mémoire est alors d'en parler ensemble à moins que la presse ne vienne infléchir la réception d'un discours qu'ils ne parviennent pas à affirmer, où qu'ils se trouvent : dans le régime totalitaire de leur pays, la vérité est synonyme d'opposition, tandis qu'en France elle n'est pas acceptée car non encore reconnue publiquement, malgré le caractère démocratique du pays. Paula Wajzman nous révèle donc l'impasse dans laquelle se trouvent les exilés argentins face au devoir d'une mémoire qui n'existe plus dans leur pays d'origine tandis qu'elle est réfutée dans le pays d'accueil. Elle utilise ainsi l'écriture romanesque comme outils de mémorisation car la mémoire écrite a une « autorité » qui n'est pas reconnue à la mémoire orale. C'est à une vraie valorisation de la mémoire que se livre Paula Wajzman. Todorov discerne deux usages de la mémoire : littérale ou exemplaire.¹⁹ C'est le deuxième usage qui permet d'aller de l'avant en évitant de retomber dans les erreurs du passé, et c'est celui-ci que l'auteure a décidé de mettre en relief dans *Informe de París*. Une fois le « bon usage »²⁰ de la mémoire effectué, l'exilé peut s'octroyer le droit d'oublier et se libérer ainsi de ses souvenirs obscurs qui n'ont plus de raison d'être d'un point de vue personnel. Le devoir de mémoire est alors réservé aux tortionnaires et non plus aux victimes, comme l'affirmait Primo Levi qui « demandait aux bourreaux de ne pas cesser de se souvenir, et aux victimes, si elles le pouvaient, d'oublier »²¹.

Bibliographie

- Finkielkraut A., Marienstras R. et Todorov T., 2000 : **Du bon usage de la mémoire**, Ed. du Tricorne, Genève, 47 p.
- Gasquet A., 2000 : **L'intelligentsia du bout du monde: les écrivains argentins à Paris**, Thèse de doctorat d'études ibériques et latino-américaines/ Sociologie de la littérature - Paris X, Nanterre, 629 f. dactyl.
- Le Goff J., 1988 : **Histoire et mémoire**, Gallimard, Paris, 409 p.
- Ricoeur P., 2000 : **La mémoire, l'histoire, l'oubli**, Ed. du Seuil, Paris, Coll. « Points Essais », 695 p.
- Todorov T., 1995 : **Les abus de la mémoire**, Arléa, Paris, 61 p.
- Wajzman P., 1990 : **Informe de París**, Ed. de la Flor, Buenos Aires, 223 p.
- 2006 : **D'encre et d'exil 5, Buenos Aires-Paris, allers-retours**, Ed. de la Bibliothèque publique d'information, Paris, 158 p.
- 2006 : **La memoria de la dictadura. Nocturno de Chile, Roberto Bolaño; Interrupciones 2, Juan Gelman**, dirigé par MORENO F., Ellipses, Paris, 384 p.

¹⁹ Todorov T., *op.cit.*, pp.31-32

²⁰ Selon Tzvetan Todorov, le meilleur usage est celui de l'exemplarité c'est-à-dire l'utilisation de la mémoire en vue de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Il l'oppose à l'usage littéral où le sujet est incapable d'accepter ses souvenirs et tend à les refouler. Cela l'empêche de se projeter dans le futur car il reste ancré dans ses souvenirs, sans tirer profit de son expérience passée.

²¹ Finkielkraut A., Todorov T., Marienstras R., *Du bon usage de la mémoire*, Genève : Ed. du Tricorne, 2000, P.29